

Madeleine Gagnon, Sergio Kokis, Anick Fortin

Jean-François Crépeau

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2006). Compte rendu de [Madeleine Gagnon, Sergio Kokis, Anick Fortin]. *Lettres québécoises*, (122), 23–24.

☆☆☆☆1/2

Madeleine Gagnon, *Je m'appelle Bosnia*,
Montréal, VLB éditeur, 2005, 236 p., 24,95 \$.

Les méandres de l'espoir Ou la route à l'horizon

Je m'appelle Bosnia, le plus récent roman de Madeleine Gagnon, rappelle *Les femmes et la guerre* (VLB, 2000), cet essai dans lequel l'écrivaine jette un regard troublant sur ces mères, sœurs, épouses et amantes qui vivent au cœur de guerres sournoises et craignent qu'on ne les oublie. Il m'a aussi fait penser à Sylvain Lelièvre chantant *Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves?* où l'auteur-compositeur souligne notre impuissance à empêcher « la Bosnie et les amants de Sarajevo ».

Bosnia, c'est le nom que Sabaheta, l'héroïne, a choisi pour « se donner une nouvelle vie sans trahir l'ancienne, [...] quitter son pays sans l'abandonner tout à fait ». Avant, il y a d'abord eu ce viol à l'âge de 14 ans qui a semé le déshonneur sur sa famille musulmane. Puis, ce fut le conflit dans les Balkans qui a dispersé les siens : elle dans le maquis bosniaque avec son père tant aimé qui mourra à ses côtés et qu'elle enterrera à mains nues ; sa mère dans une maison d'enfermement qui retrouvera un sens à la vie et quittera l'institution ; et Mumo, son frère enlevé par des paramilitaires et qui sombrera dans la démence de ses tortionnaires.

Après la mort de son père, la jeune femme rentre à Sarajevo et se réfugie chez ses amies Adila et Marina. Ensemble, elles vivent intensément les misères et traversent la guerre fratricide grâce à leur amitié, avivée par l'amour qui unit Adila et Marina. Grâce aussi à Adem, un jeune homme qui a vu l'horreur lors de son retour à la ferme familiale, ce qui le rapproche de leurs propres malheurs. Grâce enfin au bon Milovan dont l'humanisme n'a en rien été altéré par la barbarie de la guerre.

Bosnia et Adem deviennent amoureux. Ensemble, ils voient mourir Adila et Marina. Ensemble également, ils profitent de l'amitié paternelle de Milovan qui les envoie vivre dans cette « France rêvée ». À Paris, ils emménagent chez Hannah et Toscan, le frère de Milovan. Le couple âgé, qui n'a pas d'enfant, les adopte sans condition, leur offrant gîte, couvert et affection. Hannah, une survivante des camps nazis, n'a que de bons conseils pour ses protégés. Alors qu'Adem se prépare à retourner aux études, Bosnia erre dans la Ville lumière, parcourant rues et boulevards à la recherche des lieux où ont habité ses auteurs préférés. Rapidement, elle éprouve



MADELEINE GAGNON

des remords de vivre dans ce qu'elle considère comme de l'opulence, surtout lorsqu'elle pense à la misère de sa mère et au désarroi de son frère.

Adem et elle retournent brièvement en Bosnie-Herzégovine pour y revoir Milovan, leur protecteur, Mamouni, la mère, et Liliana, cette amie qui veille sur elle. Cependant, ils ne pourront pas renouer avec Mumo dont l'esprit a été envahi par l'instinct guerrier.

En route vers Paris, à l'escale de Francfort, Bosnia et Adem font le bilan de leur situation. Le jeune homme parle d'une professeure à la faculté de droit, une Canadienne du Québec, et de son pays de froid. Ils envisagent d'y émigrer et d'y poursuivre leurs études. Ils se confient à Hannah et à Toscan qui les encouragent dans la réalisation de leur projet en leur léguant une part de leurs biens ; Hannah leur parle même d'une amie établie à Rimouski, Pauline, qu'ils rencontreront plus tard.

Je m'appelle Bosnia raconte l'histoire d'une vie transformée par les affres de la guerre, puis par la rencontre d'Hannah, celle qui a choisi de vivre pleinement sans oublier la Shoah. Madeleine Gagnon a fait de ce troublant récit un discours poétique d'où la beauté émerge en empruntant les méandres des pires laideurs.

☆☆☆☆

Sergio Kokis, *La gare*, Montréal, XYZ éditeur,
collection « Romanichels », 2005, 210 p., 23 \$.

Faire une halte et remettre sa vie sur les rails

Qu'est-ce qui a poussé Adrian Traum à descendre du train qui les ramenait du bord de la mer, lui, sa femme et leur garçon ?

Était-ce une nouvelle querelle de couple ou l'indifférence chronique de son fils ? Était-ce son envie de fumer une cigarette sans se faire rabrouer ou l'agacement provoqué par cet arrêt intempestif ? Voilà des interrogations qui viennent à l'esprit quand nous entreprenons de découvrir l'univers de *La gare* de Sergio Kokis.

La route, au propre et au figuré, que le romancier ouvrait sous mes yeux m'interpellait. Outre l'arrêt du train sur une voie désaffectée au milieu de nulle part, il y avait ce vieux chef de gare dont les propos nébuleux semblaient sortir tout droit d'un modèle social suranné. Il y avait surtout la désinvolture d'Adrian face à la situation, au point d'aller rêvasser dans des toilettes publiques déglinguées et de laisser le train repartir sans lui.



Cette curieuse mise en scène a son importance, on le comprendra plus tard. Ainsi, le vieux Cyrille, le chef de gare, oblige Adrian à quitter la gare et à se diriger vers Vokzal-Village, parce qu'« une gare n'est pas un hôtel ». *Vokzal*, disons-le, signifie « gare » en russe, c'est-à-dire une zone de transition.

Le récit de Sergio Kokis raconte donc le séjour de quelques semaines qu'effectue Adrian dans cette bourgade perdue, isolée de tout. La trame de cette histoire tient à la presque indifférence du héros face à la situation qui, petit à petit, se transforme en une singulière remise en question. Il est d'abord certain que sa femme ou son beau-père, qui est aussi son employeur, viendront vite le chercher. C'est du moins ce qu'il raconte aux villageois qu'il rencontre, notamment Mathias, l'aubergiste, et le sergent Otto, l'unique policier. Ces derniers doutent de ses véritables intentions et, pour le garder à l'œil, lui trouvent un gîte chez la vieille Mila.

Cela s'entend : la pauvre demeure de la vieille femme est un piège tendu à l'étranger dont l'appât se nomme Maria, la fille de la maison qui est aussi la putain du village. Ce qui devait arriver arrive et Adrian cède aux charmes de la jeune femme, lui promettant même de l'emmenner quand on viendra le chercher.

Mais les choses ne tournent pas comme l'ingénieur le souhaite. Le temps passe, personne ne vient, et Mathias, Otto, l'idiot Pancrace et la vieille Mila entretiennent

son espoir en lui suggérant de s'installer à Vokzal. Sergio Kokis crée ici un univers clos dont l'autosuffisance dépend à peine des visites irrégulières de Gaspard, un marchand itinérant. Une communauté misanthrope qui s'est donné ses propres règles de vie, brutales quand il s'agit de protéger son autonomie. Ainsi, on accepte la présence de Théodor Merz, un retraité dont la passion des échecs ne menace personne. Par contre, ceux qui ont troublé la quiétude du bourg, tel le fils de Mila ou un déserteur venu s'y réfugier, furent assassinés.



SERGIO KOKIS

Adrian finit par comprendre la loi qui règne sur Vokzal et le sort qui le guette. Alimenté par les réflexions que lui souffle le chef de gare, lui aussi un étranger, Adrian comprend son destin : « la gare » est un lieu de passage, puisqu'il avait déjà rompu avec sa vie ennuyeuse avant de s'y arrêter, il doit donc poursuivre sa route.

L'univers replié sur lui-même des habitants de Vokzal-Village m'a rappelé celui imaginé par Yves Thériault dans *La fille laide*. Cela m'a aussi fait me souvenir de la puissance évocatrice dont sont capables la plupart des récits de Sergio Kokis, cette fois encore.

☆☆☆1/2

Anick Fortin, *Les colons de village*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2005, 156 p., 22,95 \$.

Vivre dans le cul-de-sac de la misère

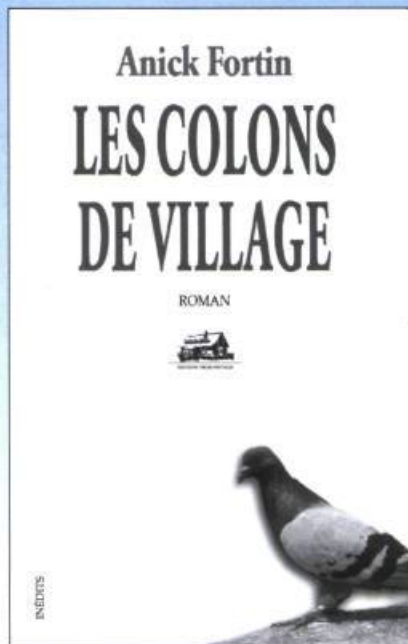
Le premier roman d'Anick Fortin, *La blasphème* (Éditions Trois-Pistoles, 2003), fut un véritable coup de poing littéraire. Cela n'a pas suffi et ses personnages poursuivent leur quête de rédemption dans *Les colons de village*.

Ici, l'univers est glauque et la laideur physique et morale, érigée en système. Au cœur de cette société dysfonctionnelle, il y a Antoine que tous appellent Pigeon. Il vit isolé, au bout du village. C'est un mal-aimé qui a trouvé sa raison d'être en tirant sur tous les pigeons qui passent devant sa carabine et en massacrant leurs restes.

La romancière décrit de façon explicite les carnages de Pigeon : il y a une harmonie complète entre son monologue intérieur et les gestes effarants qu'il fait. On n'imagine pas ses pulsions : il les partage intégralement avec nous.

Antoine n'est pourtant pas un monstre. Il est attentif au jeune François et nourrit une passion secrète pour Sonia. Quand il est question d'eux, Pigeon est paternel ou amoureux, même s'il se sait incapable d'être l'un et l'autre.

François, c'est l'*alter ego* d'Antoine. Lui aussi traverse une enfance de violence, son père le frappant sans cesse. Ses rapports avec les autres sont également



violents : il frappe son amie Marie qui sombre dans un profond coma et tue Sonia presque à main nue.

D'autres personnages influencent le récit, notamment Ginette et Laurence, caricature d'un couple lesbien dont l'allure est aussi risible que le discours, méchant. Elles feront enfermer Antoine sous prétexte qu'il exerce une mauvaise influence sur François.

Enfin, il y a Sonia, la putain qui vend son corps mais jamais son âme. Fleur bleue, elle rêve d'un amour véritable que les lettres de Pigeon entretiennent. Ces cinq missives, écrites dans une langue presque poétique, représentent ce monde meilleur que souhaite Sonia et Antoine.

J'ai espéré qu'Antoine, François et Sonia se sortent de la misère dans laquelle

ils sont enlisés et d'où ils poussent des cris d'espoir. Hélas ! « Ces stupides colons de village ne cessent de protéger le mal ! »

Les colons de village ébranle encore plus l'espoir d'un monde meilleur que ne l'a fait *La blasphème*. Je ne défierai pas Anick Fortin, elle pourrait pousser plus loin son exploration du monde miséreux et certains croiraient que ce n'est que de la littérature.

Visitez le site des **Écrits des Forges**
www.ecritsdesforges.com